



HAL
open science

La question de l'écologie

Dominique Poitevin

► **To cite this version:**

| Dominique Poitevin. La question de l'écologie. 2018. hal-01927433

HAL Id: hal-01927433

<https://hal.science/hal-01927433>

Submitted on 19 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BILLETS

La question de l'écologie

PAR DOMINIQUE POITEVIN · PUBLIÉ 14/11/2018 · MIS À JOUR 15/11/2018

Lorsque l'on s'interroge sur l'écologie et son lien avec l'innovation, il est frappant de constater plusieurs types de discours antagonistes. En effet, mis à part les tenants d'un status quo qui est en réalité un refus de la question, on voit aisément se développer un discours confiant dans la capacité des sciences et des techniques à résoudre les problèmes écologiques et un discours dit de « décroissance » qui tend à limiter l'empreinte écologique par une stratégie de renoncement à certaines pratiques.

Ce discours, que d'aucuns qualifieront certainement de « luddite », se base sur le constat que depuis la première révolution industrielle, chaque innovation s'est traduite par un accroissement de l'influence écologique néfaste. En effet, la révolution mécaniste basée sur la consommation de charbon ou la révolution du pétrole se sont soldées par un impact climatique exceptionnel, inattendu certainement mais indéniable. L'accroissement du confort individuel (qui inclut également le progrès des soins et donc l'accroissement de la population) a eu des conséquences que chacun peut constater : appauvrissement des sols, diminution du nombre des espèces, pollutions diverses, changement climatique.

Devant l'urgence climatique qui nous fait face¹, les partisans de cette position proposent de ne plus produire de nouveau confort qui provoquerait de nouveaux impacts écologiques. L'idée est que l'humain dispose d'un confort disproportionné par rapport à ses besoins réels. Qui plus est, ce confort n'est pas équitablement réparti entre les hommes, si bien que certains, qui ont tout, continuent une course folle à

l'accroissement de leur confort, tandis que d'autres, qui n'ont rien, n'aspirent qu'à atteindre le niveau de confort des premiers. Or, dans cette conception, cette course au confort n'est pas compatible avec le respect de notre environnement et ne l'a jamais été². Cette dénonciation n'est pas nouvelle et les scientifiques depuis le XIX^e siècle (donc peu de temps après la révolution industrielle mécaniste), ont indiqué que ces nouveautés provoquaient des conséquences non souhaitables depuis le brouillard londonien dû à la combustion du charbon, jusqu'à la modification des pratiques agricoles, encore plus manifeste depuis la fin de la Deuxième Guerre Mondiale. Le constat de cette situation et de son incompatibilité est donc contemporaine des évolutions de la production.

La solution préconisée est donc un arrêt de la quête permanente de confort, un renoncement à une forme de superflu (qu'il faudrait bien entendu expliciter), un partage du confort indispensable dont on mesure les conséquences environnementales. Ainsi, il ne s'agit pas de renoncer à toute forme d'innovation, mais comme les luddites finalement, de refuser celles qui provoqueront à coup sûr de nouveaux impacts négatifs sur l'environnement.

A l'opposé, nous entendons aussi un discours strictement confiant dans la technologie et dans la science qui assure que demain, quelqu'un trouvera comment résoudre le problème. Il est donc fondamental, dans cette acception, de ne rien brider de la science et de la technique car ce n'est que par la découverte, parfois hasardeuse (le fameux concept de sérendipité), de nouveaux produits, de nouvelles méthodes, que la solution pourrait arriver. De fait, les voitures consomment moins de carburant qu'il y a trente ans, mais il y en a plus. L'industrie agro-alimentaire n'a jamais été si productive, ni si utilisatrice de produits phytosanitaires néfastes à l'environnement et à la santé de l'homme.

Cette conception, confiante en l'avenir, repousse à demain l'émergence d'une solution, au prix d'un risque de procrastination permanente. Pourtant, un certain nombre de découvertes on pu modifier ou modifieront l'approche de l'environnement. On peut penser par exemple

à la production électrique via des éoliennes ou des panneaux solaires qui permet de s'affranchir des centrales à charbon. Certes, la production de ces solutions n'est pas sans conséquence écologique : elle nécessite des minerais qu'il faut extraire, une industrie de fabrication, et pose un problème complexe de recyclage. Mais ces défauts sont communs à tous les modes de production d'électricité (il suffit de penser au difficile traitement des déchets nucléaires). La différence porte sur le fait que pendant leur durée de vie, ces moyens de production d'énergie sont réputés moins polluants.

La position de confiance en la science est donc une position reposant sur une stratégie de substitution progressive de moyens de production très polluants à toutes les étapes de vie par des moyens qui sont moins polluants en ce sens que certaines étapes de leur vie sont considérées comme positives au regard du rapport qu'elles apportent relativement à leur coût écologique. L'innovation est donc à concevoir comme ce qui va permettre une transition écologique douce, c'est-à-dire avec le moins de conséquences inconfortables pour ceux qui disposent d'un confort aujourd'hui incompatible avec l'exploitation de l'environnement.

Au final, ces deux positions sont opposées non pas dans le but ultime qui est la préservation de l'environnement, mais sur le cadencement du changement d'habitudes, de la transformation sociétale. Dans les deux cas, la préservation de l'environnement passe par une transformation : pour les théories de la décroissance, la transformation repose sur un renouvellement des pratiques humaines³ alors que pour les théories de confiance en la science et les technologies, la transformation repose sur la production de nouveaux objets plus vertueux écologiquement.

On conçoit aisément que la différence est aussi, de fait, liée à la compatibilité avec un système économique. Et c'est en cela que ce sujet rejoint notre précédente analyse sur les luddites, car c'est bien une nouvelle fois la question de la responsabilité qui est posée avec une articulation entre l'intérêt général et l'intérêt particulier.

En effet, les théories décroissantes sont incompatibles avec une course économique à la croissance du PIB. Elles préconisent un coup d'arrêt dans le système économique tel qu'il existe, une rupture avec ce modèle et la création d'un nouveau système économique. En ce sens, elles prônent une innovation politique qui passe par la destruction de l'ancien régime économique.

A l'inverse, les théories positives ne semblent pas attachées à la question et, ne remettant pas en cause le système économique, permettent à celui-ci de continuer à se développer sans contrainte, donc dans une direction incompatible avec la préservation de l'environnement. Si le sujet de la préservation de l'environnement n'avance pas, la responsabilité en incombe aux scientifiques qui ne trouvent pas et aux ingénieurs insuffisamment ingénieux ! C'est ainsi une dialectique dénaturée qui déresponsabilise les innovations économiques, au détriment des innovations de savoir qui sont celles susceptibles de préserver l'environnement.

Nous voyons donc, par cette réflexion, se dessiner des distinctions entre les types d'innovation qui dépendent de leur téléologie et du degré de responsabilité qu'elles endossent. Alors que l'innovation par la science ou l'innovation par la décroissance porte sur la manière de prendre en compte les problèmes de l'humanité pour les traiter⁴, l'innovation économique ne semble viser qu'un intérêt privé. S'il ne s'agit pas ici de trancher entre ces innovations dans un jugement de valeur qui risquerait d'être non philosophique, il n'en demeure pas moins que la différence conceptuelle existe entre ces différentes nouveautés et que le lien porte sur la question de la responsabilité et de la liberté. L'innovation économique est-elle le lieu de la liberté individuelle déresponsabilisée ? L'innovation responsable est-elle un affaiblissement des libertés individuelles ? Ces innovations sont-elles de nouvelles servitudes ?

Citez l'article : Dominique Poitevin, "La question de l'écologie", " in *L'innovation en question*", 14/11/2018,

<https://atelierlagon.hypotheses.org/890>.

1. Voir J. JOUZEL et P. LARROUTUROU, *Pour éviter le chaos climatique et financier*, Odile Jacob, Paris : 2017, ISBN 9782738141163 [[D](#)]
2. Si tous les humains existants sur Terre devaient avoir le même mode de vie d'un Américain du Nord, ce sont près de 5 planètes qui seraient nécessaires ! [[D](#)]
3. Innover, c'est « se renouveler » étymologiquement [[D](#)]
4. A ce titre, c'est peut-être ce qu'il faut appeler « progrès ». [[D](#)]



Ce site utilise des cookies et collecte des informations personnelles vous concernant.

Pour plus de précisions, nous vous invitons à consulter notre politique de confidentialité (mise à jour le 25 juin 2018).

En poursuivant votre navigation, vous acceptez l'utilisation des cookies. Fermer